

—Ce sont des ombres indiquées.

—Mais c'est que je passe, au contraire, pour avoir le cou très blanc ; je vous avouerai même que c'est ma prétention.

—Je vois mieux que personne, madame, que vous avez le cou d'une blancheur éblouissante ; mais j'ai eu l'honneur de vous dire que ce sont des ombres que j'indique ; d'ailleurs, cela ne restera pas ainsi.

—A la bonne heure.

—Voulez-vous, madame, vous remettre en place ?

—Très volontiers : suis-je bien ainsi ?

—Vous êtes charmante de toutes manières, madame ; mais si vous préférez maintenant cette pose, il va falloir que j'efface tout pour recommencer.—La tête un peu à droite,

—baissez les yeux un peu plus.

—Est-ce que je n'avais pas les yeux au ciel ?

—Non, madame.

—C'est singulier ! c'est que c'est un mouvement qui m'est très familier.

—Il est alors facile de changer le mouvement des yeux.

Entre un monsieur : ce monsieur est un courtier marron que madame décore du titre d'agent de change.

—Tenez, monsieur T***, mon mari veut que je me fasse peindre encore une fois.

—On ne saurait trop reproduire un aussi charmant visage.

—Voyons, T***, vous savez que j'ai horreur des compliments ; trouvez-vous que je sois ressemblante ?

—Certainement, la peinture de monsieur est fort bien ; je dirai plus... elle est... fort bien ; mais vous êtes plus jolie que cela.

Le peintre se retourne avec l'intention de faire observer au connaisseur que le portrait n'est qu'ébauché ; mais il s'arrête, et sa pensée se dessine sur ses lèvres en un sourire ironique. Le connaisseur continue :

— Il y a, ou plutôt il n'y a pas... un je ne sais quoi ; enfin, monsieur, je voudrais voir ici dans les yeux plus de... vous comprenez ; et aussi quelque chose dans le front.

— Et, dit la femme, ne trouvez-vous pas aussi que le cou est un peu noir ?

— J'ai eu l'honneur, dit le peintre, un peu impatienté, de dire à madame que, si je ne marque pas d'ombres, elle aura la figure plate comme une silhouette ; avec plus d'attention madame apercevrait ces ombres sur la nature.

— Ah ! pour cela, dit le connaisseur, monsieur a raison, ce sont les ombres ; — on ne peut chicaner les peintres là-dessus ; c'est une imperfection ; mais ils ne peuvent faire autrement ; l'art a ses limites ; les madones de Raphaël ont peut-être un peu moins d'ombre que le portrait que fait monsieur, mais elles en ont cependant.

Le peintre, pour cette fois, se lève et annonce qu'il reviendra le lendemain. Le lendemain, on le fait attendre une heure ; on ne veut plus mettre de diamants ; et la coiffure a été changée...

Toujours préoccupée des ombres de son cou, la dame a clandestinement enlevé et jeté ce que le peintre avait mis de bleu sur sa palette.



MARCHÉ AUX FEMMES EN RUSSIE.

Il y avait déjà plusieurs années que j'étais à Saint-Petersbourg, et mon esprit n'était point encore familiarisé avec cet abrutissement des paysans serfs des campagnes environnantes. C'est, en effet, un étrange spectacle pour un Français que celui de la féodalité dans son type primitif. Le paysan russe est à peu près traité comme le nègre des colonies ; comme lui, il ne s'appartient pas, comme lui, il n'a point de famille ; on peut le vendre, vendre ses enfans. Il est forcé de mourir sur le sol qui l'a vu naître, et poursuivi par les mauvais traitemens de ses maîtres, qui souvent le privent des choses les plus nécessaires à la vie ; il ne peut aller chercher l'existence sur une autre terre ; il faut qu'il expire sous les yeux de ses bourreaux en dévorant ses outrages. Que dis-je ? il n'est point d'outrages pour un serf ; c'est une machine, une bête de somme, qui ne se meut que par une impulsion étrangère ou guidée par le fouet d'un conducteur.

Mais laissons ce style grave, et voyons ce qui a lieu tous les ans à la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, dans un bourg nommé Petrowki, à quinze lieues de Saint-Petersbourg.

Cette fête attire tous les ans une foule de curieux ; aussi est-il difficile de pénétrer au milieu du village, à moins d'être avec une personne qui jouisse d'une certaine considération.

Ce fut avec le peintre de l'impératrice-mère, à laquelle appartient ce pays, que je fis cette curieuse promenade.

En approchant, nous vîmes arriver une foule de jeunes filles ayant toutes une fleur ou un ruban dans leur cheveux, et montées deux et même trois sur de petits chevaux, de la taille d'un âne de nos pays. Leurs mères les accompagnaient armées de grands et forts bâtons. Quand aux pères, comme ils sont là fort inutiles, nous n'en vîmes pas un seul ; les mères elles-mêmes pourraient se dispenser du voyage. Les jeunes garçons venaient de leur côté, parés comme un jour de nocé.

Les jeunes filles formaient des ronds tout le long du village, bâti sur une seule rue, comme tous les villages russes, et d'une longueur de près d'un quart de lieue ; les jeunes garçons, le bonnet sur la tête, les poings sur les hanches, allaient et venaient comme des Turcs dans un marché d'esclaves, examinant, comparant ; et quand l'un d'eux avait fait un choix, il s'approchait de la belle, et, sans lui dire un seul mot, il la faisait sortir des rangs et la poussait dans la maison voisine, afin de régler les dernières conditions.

Lorsque les jeunes couples reparaissaient au dehors, le fiancé faisait cadeau d'un morceau de pain d'épice à sa future, qui ajoutait une fleur ou un ruban dans ses cheveux, pour